

COMMUNICATIONS.

---

VICTOR JALQUEMONT (1801-1832).

PAR M. E.-T. HAMY.

---

DISCOURS PRONONCÉ, AU NOM DU MUSÉUM,  
À L'INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ À HESDIN (NORD).

Le visiteur, qui pénétrait naguère dans la serre tempérée du Jardin des Plantes, apercevait bientôt, se détachant au milieu des frondaisons exotiques de l'allée principale, un buste de marbre blanc, plus grand que nature; ce buste attirait d'autant plus son attention qu'il reproduisait les traits d'un homme bien jeune, semblait-il, pour un pareil honneur. Son beau front de penseur était couronné d'une abondante chevelure bouclée, l'œil largement ouvert décelait l'habitude de l'observation et la bouche esquissait un sourire qui n'était pas sans malice.

Ce monument, œuvre du sculpteur Taluet, était l'hommage rendu par le Muséum National à l'un de ses collaborateurs les plus savants, les plus actifs, les plus dévoués, enlevé à 31 ans au cours d'une exploration ardente et fructueuse à travers les Grandes Indes, à *Victor Jacquemont*, voyageur naturaliste, décédé à Bombay, le 7 décembre 1832.

Ce buste a été transféré, il y a un peu moins de quinze ans, dans le vestibule Sud des nouvelles galeries de Zoologie. Quelques pas à peine le séparent d'une lourde porte de chêne aux ferrures massives; c'est l'entrée du caveau où par les soins d'Alphonse Milne Edwards ont été déposés les restes de l'explorateur des Indes exhumés du cimetière de Sonapore en 1881, par les ordres d'un Indianiste, Barthélémy-Saint Hilaire, alors Ministre des Affaires étrangères.

Ce fut une inoubliable journée que celle du 29 novembre 1893, où les naturalistes et les géographes français s'étaient en si grand nombre réunis au Muséum pour conduire à cette dernière et somptueuse demeure les restes d'un illustre devancier et déposer la palme symbolique sur le marbre noir du sépulchre officiel.

Aujourd'hui, ce sont les concitoyens de Jacquemont qui célèbrent au berceau de sa famille sa glorieuse mémoire, et c'est encore au Muséum d'histoire naturelle qu'échoit l'honneur de saluer le premier sa gloire toujours jeune de savant et d'écrivain. Si celui que nous fêtons aujourd'hui appartient à bon droit par sa célèbre *Correspondance* à l'histoire littéraire de notre

pays, s'il mérite toujours d'être cité parmi les meilleurs des *épistoliers* français, on a vu grandir, depuis qu'on apprécie plus exactement son œuvre scientifique, sa réputation de connaisseur excellent des choses de la nature.

Ce n'était point pourtant le Muséum, où il a vécu plusieurs années, qui avait tout d'abord attiré son esprit curieux et réfléchi. Guidé par un père spécialement occupé de morale et de politique, et dont l'influence fut grande sur son esprit et sur son cœur, Jacquemont, ses études secondaires terminées, s'était tourné vers le Collège de France. La chimie avec ses incessantes découvertes l'intéressait tout autrement que la littérature ou la philosophie, et il entra en 1820 comme volontaire au laboratoire de Thénard. Bientôt une expérience malheureuse provoqua chez l'apprenti chimiste une intoxication des plus graves. Il fallut quitter Paris et s'en aller vivre au grand air pour éliminer le poison. De longs voyages à cheval étaient conseillés par les médecins; c'est ainsi que de la Beauce au Bourbonnais, des pays d'Auvergne aux Alpes dauphinoises, Jacquemont chevauchant toujours parvenait dans le Valais à Bex et à Dévens, où il trouvait, chez le distingué géologue J. de Charpentier, une hospitalité cordiale, qui a marqué le début d'une affection très sincère et très durable.

J'ai sous les yeux les lettres inédites, écrites par Jacquemont du 18 août 1822 au 28 avril 1828, à ce correspondant devenu le meilleur de ses amis. Elles nous montrent le jeune élève commençant, par une curiosité philosophique, sa médecine qu'il n'achèvera jamais, et partageant le reste de son temps entre la culture des arts et l'étude de la géologie et de la botanique. Il travaille dès lors au Muséum et à l'École des Mines sous les auspices de Cordier, de Brochant et de Desfontaines. Il fréquente Ramond, élève de Beaumont, Adrien de Jussieu, Jules Cloquet (pour ne citer que des hommes de science), et se tient de son mieux au courant des découvertes faites en histoire naturelle. «Une excellente mémoire, dit Mérimée qui a beaucoup vécu dans l'intimité de Jacquemont, une heureuse disposition à bien observer, comparer, analyser les objets qui passent sous ses yeux, lui ont fait faire de rapides progrès et mettre un intérêt véritable à ce qui n'avait d'abord été qu'un amusement pour sa solitude».

«S'il apprend, écrit-il à Charpentier, c'est pour le plaisir d'apprendre et nullement pour *paraître savant*. — Et il n'épargne guère ceux qui, maîtres ou écoliers, ont d'autres façons de comprendre les choses de la science. Il faut lire les pages qu'il a consacrées, dans cette correspondance encore inédite, à ce qu'il nomme plaisamment la *parade* hebdomadaire de Brongniart, ou le chapitre admirablement bouffon réservé aux essais agronomiques de M. le comte O. de Montlausier, ou encore les passages dans lesquels il malmène cette pauvre Société d'histoire naturelle qu'il a pourtant aidé naguère à mettre au jour. Sa verve, souvent caustique, s'attaque d'ailleurs à tout ce qui choque, autour de lui, la franchise ou le bon goût; la sottise humaine

l'irrite de façon étrange, suivant l'expression de Mérimée, et les conventions sociales le soulèvent jusqu'au paradoxe.»

Jacquemont poursuivait ainsi sa vie méditative et laborieuse dans ce Paris, «pays de ressources en tout genre, ainsi qu'il le dépeint à J. de Charpentier», «pays de la science aimable et communicative, du goût et de l'esprit, des plaisirs délicats et de l'égalité», lorsqu'un attachement romanesque et malheureux est venu troubler profondément son cerveau et altérer une santé à peine remise de récentes épreuves. Jacquemont traverse en 1825 ce que nous appellerions aujourd'hui une crise de *neurasthénie aiguë* et ses amis apprennent, un beau jour, avec une vraie stupeur, la résolution énergique qu'il vient de prendre après une longue lutte. Il veut mettre un terme à cet état particulièrement pénible, en s'en allant loin de Paris!

«Je suis, écrit-il peu de temps avant ce départ à son ami de Bex, je suis comme un homme qui va se noyer et qu'une main ennemie arrache au fond de l'eau pour le ramener à la surface... et quand il est animé de forces nouvelles, que le bien-être de quelques instants l'a rendu capable de nouveaux efforts contre les nouvelles et longues souffrances, cette main l'abandonne et le précipite...».

Victor part donc pour les États-Unis vers la fin de l'automne 1826, mais d'autres ennemis l'attendent à New-York, et, d'incidents en incidents, il est conduit à Saint-Domingue, chez son second frère Frédéric, commerçant au Port de-France.

Cette absence d'une année presque entière a réussi d'ailleurs à apaiser ses nerfs et les propositions qu'il reçoit alors de son maître et protecteur Cordier, de la part du Muséum, le trouvent remis et prêt à donner tous ses soins à une grande entreprise qui va devenir désormais l'unique occupation de son intelligence.

Il s'agit de prendre dans les Indes la place d'un certain Guyart, envoyé par le Muséum National et qui n'a pas rougi de désertir son poste et de passer à la solde du Gouvernement hollandais. «Le Jardin des Plantes, écrit Jacquemont à Charpentier, désirerait qu'une exploration nouvelle de cette contrée fût faite et d'une manière remarquable, éclatante». Aussi étend-il «les attributions de son voyageur», augmente-t-il *considérablement les avantages de tout genre* et fait-il «de l'emploi assez insignifiant de M. Guyart une mission très importante».

Cordier, qui regarde son élève et ami comme l'homme le plus propre à remplir cette tâche, est allé voir Jacquemont le père et, d'accord avec lui, il proposa à ses collègues du Jardin de désigner Victor. «M. Cordier a parlé avec exaltation, dit celui-ci, de ma manière d'écrire. Notez que je n'ai jamais écrit que dix à douze articles de journaux dans la *Revue encyclopédique* et six pages sur le gypse de Saint-Gothard... M. Cordier a dit à mon père qu'il regardait cette carrière comme étant celle qui m'offrirait le

plus de chances de succès, en tout genre, que cette mission pouvait enfermer l'avenir de toute ma vie, qu'elle était faite pour développer toutes mes aptitudes, toutes mes facultés et les faire ressortir avec éclat, et qu'il mettait un prix extrême à me la voir accepter. . . Mon voyage en Amérique lui paraît une utile préparation à ce voyage dans l'Inde. Il me dit surtout de ne revenir que parlant anglais», etc.

Bref, Victor Jacquemont écoute la voix autorisée du vieux maître, plein d'expérience, qui l'a jugé d'ailleurs avec tant de discernement. Et renonçant à un établissement que lui offre son ami Chape, le métallurgiste, il adresse au Jardin des Plantes une réponse affirmative.

«L'idée de ce grand voyage m'a paru si heureuse ! écrit-il à son confident de Bex. Dans la situation de l'âme où je me suis trouvé, j'ai surtout besoin de choses grandes, fortes et nouvelles. Le malheur qui avait éteint chez moi tant de facultés en a aussi, je le sens avec force, développé quelques-unes latentes jusque-là. En me relevant aujourd'hui sous le poids qui m'avait accablé, c'est avec des aptitudes nouvelles. . . Si l'objet de la mission qui m'est offerte est tel que je me le figure, il me semble que je la remplirai avec distinction.»

On sait avec quel éclat Victor Jacquemont a justifié les prévisions de son maître du Muséum ; on sait ce qu'ont réalisé ces *aptitudes latentes* qu'il sentait ainsi se développer en visitant le Nouveau Monde. Et tous les hommes de science constatent, avec Alphonse Milne Edwards, que «ses voyages et les six volumes parus après sa mort le mettent *hors de pair comme naturaliste*».

Nous avons vu que ses deux sciences de prédilection étaient la botanique et la géologie. «La première, dit le juge très compétent dont je viens d'évoquer le sympathique souvenir, la première lui apparaissait sous un aspect qui souvent ne frappe pas les classificateurs ; il cherchait à saisir, au milieu de la variété infinie des formes, les harmonies qui les unissent et à la science pure il se plaisait à mêler, à l'imitation de son père, quelque philosophie. Aussi jugeait-il avec sévérité les classificateurs qui ne classent, lui semble-t-il, que pour le plaisir de classer !

Pour philosopher à ses heures, il ne négligeait pas pour cela les côtés pratiques de la science des végétaux, et une lettre qu'il a écrite sur les bords du Gange à M. de Meslay, gouverneur de Pondichéry, renferme les meilleures indications qu'on puisse réunir sur l'organisation des jardins coloniaux.

Quant à la géologie, l'Inde lui a ouvert le plus vaste champ d'étude, surtout dans ses montagnes demeurées jusqu'alors si difficilement accessibles, et les pages de ses carnets sont couverts de croquis fort bien faits des terrains variés qu'il lui a été donné de parcourir.

Je ne saurais suivre pas à pas le voyageur dans ses itinéraires de trois longues années à travers l'Inde cisangétique. Des plaines du Bengale, il a

gagné les cimes du bassin de la Nerbuddah; il a visité Agrah et Delhi, abordé l'Himalaya dans la saison propice jusqu'à Simlah, d'où il s'est avancé sur le territoire de la Chine jusqu'à 5.600 mètres d'altitude; à l'entrée de l'hiver, il est revenu à Delhi, chargé de notes et de collections de toute sorte; grâce à lord William Bentinck qui n'a cessé de protéger ses efforts, il s'est ménagé pour la campagne suivante l'accès du Lahore et du Cachemire, dont Runjet-Singh avait jusqu'alors interdit l'entrée à tout Européen.

On a pu lire dans la *Correspondance* de Jacquemont comment le potentat indien, qui s'était pris d'une vive affection pour son jeune et brillant visiteur, « voulut lui confier la vice-royauté de Cachemire avec 500 roupies par jour et le droit de pressurer à son gré ses sujets indigènes ». Et le même recueil nous apprend comment Jacquemont déconcerta cet hôte généreux en déclarant qu'il ne pouvait, sans déroger, accepter un pareil emploi. Rundjet-Singh s'excusa presque de ses offres et redoubla de prévenances et de prodigalités. Hâtons-nous d'ajouter que tout ce que notre voyageur a reçu ainsi de son royal ami a exclusivement profité à la science; les présents du rajah ont été, comme il nous le dit avec *humour*, *sacrifiés sur l'autel des pierres savantes et du docte foin* dont il faisait si grosse provision!

Du Cachemire, Jacquemont est allé visiter des mines de fer et de sel gemme de Mondî; puis, rentré une seconde fois à Delhi d'où il a fait un nouvel envoi à Paris, il s'est acheminé vers Bombay, par Poonah.

C'est dans cette ville que sa santé jusque-là florissante commence à s'altérer sous l'action simultanée de la fatigue et du climat. Une attaque de dysenterie marque le début du mal qui l'emportera plus tard. A Poonah, il a lu une lettre d'Arago relative aux dernières théories d'Élie de Beaumont, et cette lecture l'oriente vers les montagnes de la côte occidentale où il voudrait trouver des renseignements utiles aux travaux de son laborieux condisciple. Malgré les conseils de M. de Meslay, il se risque à visiter l'île toujours malsaine de Salsette; il y prend la fièvre; son mal d'entrailles empire, et lorsqu'il est confié par les Autorités anglaises de Bombay aux soins de l'éminent docteur Mac Lennan, un énorme abcès s'est développé, et il succombe à l'infection consécutive le 7 décembre 1832, âgé seulement de 31 ans et 4 mois.

Les Anglais ont fait au jeune explorateur de magnifiques funérailles, et sa dépouille mortelle, suivie de toutes les autorités de la Présidence, a été transportée avec toute la pompe des honneurs militaires dans la modeste tombe que le pauvre savant avait demandée à Sonapore. Ramenés un demi-siècle plus tard sur la terre natale par l'admiration personnelle d'un savant orientaliste, devenu Secrétaire d'État, les restes de Jacquemont reposent maintenant au milieu de ces trésors de la nature qu'il a si largement contribué à enrichir, et, chaque jour, des centaines de passants lisent le nom et

contemplant les traits de cette victime de la science, entrée si jeune dans l'immortalité.

Vous aussi, ses concitoyens, vous aurez désormais sous les yeux son image sympathique. Ce monument, œuvre distinguée d'un artiste, parente de l'illustre mort, ce monument que je remets, au nom du Comité que je préside, à votre digne maire, enseignera aux générations nouvelles le culte du savoir, de la franchise et du bon goût. A plusieurs il suggérera sans doute l'envie de lire les admirables lettres d'Orient de ce noble écrivain, et peut-être la lecture de cette *Correspondance*, « modèle exquis de grâce, d'émotion contenue et profonde, de science avenante et d'esprit », suivant la jolie formule de M. Claretie, inspirera-t-elle, dans la ville natale des Prevost et des Vincent, quelque brillante vocation, littéraire ou scientifique!

---

LA MARCHÉ ET LA FAÇON DE GRIMPER DES PARESSEUX, D'APRÈS LES  
OBSERVATIONS RÉCENTES ET NOTAMMENT CELLES DE M. ET M<sup>me</sup> GEAY,  
VOYAGEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. A. MENEGAUX.

Les documents photographiques rapportés par les voyageurs scientifiques sont du plus haut intérêt pour élucider certaines questions de biologie, et ils nous ont permis de les étudier avec une précision inconnue jadis. Je citerai en particulier la marche et la façon de grimper des Paresseux. A la suite d'observations superficielles, ou grâce à des dessins inexacts, on croit encore que ces animaux passent leur vie au sommet des arbres les plus élevés de la forêt vierge, perdus, à cause de leur couleur, au milieu d'un fouillis de branches, et qu'ils ne peuvent descendre à terre pour changer d'arbre.

Ces animaux, se reposant et dormant le jour, ne se meuvent et ne se déplacent que la nuit. « Ils ne se hasardent sur le sol que la nuit, et encore par les nuits obscures » (lettre de M. Forbin, 1908); aussi ne peut-on les apercevoir à terre que très rarement. C'est probablement à cette circonstance que nous devons les légendes souvent bizarres qui ont couru sur leur compte.

L'opinion la plus invraisemblable est celle de Schinz, qui dit, in *Naturg. der Säugethiere* (1831), p. 221 : « Voici la vérité : Le Paresseux est un arboricole : il naît sur les arbres, vit jusqu'à la mort toujours sur le même, et ne se rend jamais à terre, sauf s'il y tombe par hasard. »

Étant donnés la taille et le port des arbres sur lesquels vivent ces ani-